

*

✂ Francis Jammes, *Pipe, chien*, préface de Jacques Le Gall, Éditions Le Festin, coll. « L'éveilleur voyage », Bordeaux, 2016, 144 p.

Il faut le reconnaître : de Francis Jammes, la postérité a davantage retenu le poète en vers que le prosateur, surtout en France. Certes, les romans des « jeunes filles », *Clara d'Ellébeuse*, *Almaïde d'Étremont*, *Pomme d'Anis*, ont connu plusieurs rééditions après la mort du poète, mais ils demeurent des exceptions tant l'œuvre narrative fut abondante et la palette romanesque de Jammes richement colorée. On ne peut donc que se réjouir de la publication au Festin de *Pipe, chien* qui parut originellement au Mercure de France en 1933. L'auteur, en raison peut-être de sa brièveté, lui avait adjoint deux longues proses poétiques, *Le Rêve franciscain* et *Îles*, qu'il avait respectivement fait paraître quelques années plus tôt chez Crès et Mermod. Réunion alors plus opportune que cohérente. Cette nouvelle édition rend au roman son unité.

Qu'est-ce que *Pipe, chien*? Le récit des aventures et mésaventures d'un chien de cinq ans qui n'a rien du chien de race et de concours ; car Pipe, « boulot, dru, le poil rude, l'œil prêt à jaillir de l'orbite, le museau atteint du coup de poing congénital qui fait saillir les dents hors de la lèvre fendue et camuse », est chien de cirque. Il doit son nom à l'un des nombreux tours qu'il a appris : il sait allumer et fumer la pipe, accessoire que Jammes lui glisse malicieusement entre les crocs. Un beau soir, lassé de recevoir des coups de son dresseur, Pipe s'enfuit, bien décidé à expérimenter la liberté. Une fois délivré de son déguisement, le cabot traverse le Pays Basque jusqu'à Bayonne et Biarritz ; il rencontre au cours de son périple de pittoresques personnages qui lui permettront, à leur dépens ou avec leur consentement, de ne pas mourir de faim. C'est d'abord Perrette, tout droit sortie de la fable célèbre, puis un « enfant de dix-huit ans », souvenir possible de l'ami de jeunesse de l'auteur, Hubert Crackanthorpe ; à Bayonne, il se glisse dans la chambre d'hôtel de M. Xavier, « poète-philanthrope », survivant du Parnasse dont *l'Essai sur la bonté*, poème couronné par l'Académie française, est un long développement en vers sur l'exemplarité de la bonté... canine ; Pipe, caché sous le lit, profitera d'une courte absence de M. Xavier pour lui dérober et engloutir son copieux petit déjeuner ; le voici à Biarritz, recueilli par un milliardaire américain : Sir Arthur Far-West Dublin est un excentrique qui fait recevoir son compagnon à quatre pattes membre de son club et décide de le coucher sur son testament afin de lui léguer sa fortune, ce que la rouerie d'un notaire, le bien-nommé M^e Larron, empêchera. Après l'abondance et l'exubérance, le temps est venu pour Pipe, à la fin de son voyage, de faire

l'expérience de la simplicité et de la frugalité : il s'attache à une vieille dame qui « semblait un siècle de misères », Isabeau de Trincle ; il se sentira redevenir auprès d'elle « purement et simplement chien, tout à fait chien » et l'accompagnera chez les Petites-Sœurs des Pauvres où il terminera sa vie après y avoir connu trois ans de « Paradis terrestre ».

On l'aura compris, *Pipe, chien* est une fantaisie, édifiante peut-être dans sa progression, mais une fantaisie avant tout. C'est aussi un roman picaresque : Pipe parcourt le Pays Basque, d'Hasparren à Biarritz, avec le regard innocent et simple de l'enfant, et les rencontres qu'il fait tout au long de son périple, sans véritable lien les unes avec les autres, sont là, en ce réduit du monde, pour donner au lecteur la comédie humaine, tour à tour grotesque et pathétique. Car dans son roman, Francis Jammes se fait caricaturiste ; il s'amuse à dessiner à gros traits ses personnages et il faut bonnement s'amuser avec lui ; tant pis si les amateurs de réalisme et de complexité psychologique ne s'y retrouvent pas et jugent le trait grossier ; ils ne souriront pas de la satire que Jammes fait de son époque – vaste cirque à ciel ouvert –, et passeront un peu méprisants. Sans doute, d'ailleurs, n'est-elle pas juste cette satire. Elle va parfois trop loin, ne rechignant pas à emprunter quelques malheureux clichés du temps. On serait néanmoins plus injuste encore envers ce conte, oubliant qu'il fut écrit il y a plus de quatre-vingts ans, de n'en retenir que cela. Car l'excès est le principe même de la farce. Et aucun spectateur, devant un numéro de clowns, ne s'écrierait sans être pris par ses voisins pour un importun : « Oh ! quelle exagération dans le maquillage ! que de ridicules dans les costumes ! et comme les gestes sont outrés ! » Bien sûr, on pourra ne pas cautionner intellectuellement les baffes et autres coups de pied aux fesses du clown, mais le rire aura précédé le raisonnement. L'outrance conditionne le plaisir du spectateur ; pour qu'il dure cependant un contrepoint est nécessaire. Dans *Pipe, chien*, c'est la poésie qui joue ce rôle. Jammes demeure, dans ses proses narratives, un poète, et peut-être le poète qu'il n'a jamais cessé d'être depuis ses premiers vers, par-delà même son catholicisme. Il y a, en effet, dans le roman, de bien jolies pages et des morceaux qui sont de sensibles poèmes en prose :

La lune voyageait si belle dans le silence, au-dessus de ce quartier désert, que l'on pouvait bien croire que le Bon Dieu ne réservait pas aux seuls poètes comme M. Xavier une telle féerie, mais aussi à Pipe. Et il est vrai que Pipe avait contemplé souvent la clarté de l'astre timide qui donne rendez-vous aux malchanceux, aux morts de faim et d'amour, à Pierrot, à Colombine, à Pipe. Que de fois celui-ci, couché hors de la tente ou de la roulotte, à cause de la suffocante chaleur, avait-il tremblé de cet émoi mystérieux, mais si doux, qui fait battre jusqu'au cœur de la chandelle, soupirer le malade, frissonner l'étudiant sans le sou ? De cette corne d'abondance, aussi nacrée qu'un coquillage

qui ne laisse fuser le soleil qu'en le voilant, se déversait une pluie d'argent et d'or sur la petite cité commerçante et marine, dans cette ombre sordide où d'humbles bateaux priaient les vergues étendues.

Jacques Le Gall, dans la lumineuse préface qu'il donne au roman, a raison de voir en ce cabot de Pipe, amateur de bouffarde, et rêveur à la lune, un autoportrait du poète. Trente ans après s'être glissé dans la peau du héros du *Roman du Lièvre*, Jammes s'animalise à nouveau. Remarquons en passant qu'il préfère, plutôt que quelque « prince des nuées », se donner comme double un bien modeste chien, marchant dans la poussière des routes, « le museau plein de boue et le poil de rosée¹ ». On verra volontiers dans ce choix une preuve de l'attachement jamais démenti de Jammes pour la terre, de sa sensualité toute terrestre, qui le poussent à célébrer sans interruption les beautés du monde, et qui font que, entre les coups de crocs, c'est toujours dans *Pipe, chien* un grand poète qui s'exprime.

MIKAËL LUGAN

*

🐾 Jacques Le Gall, *Francis Jammes – Promenades bordelaises*, Bordeaux, Le Festin, coll. « Les paysages », 2016, 228 p.

Le nom de Francis Jammes, pourtant né à Tournay dans les Hautes-Pyrénées et mort en Pays Basque, reste attaché au Béarn. C'est là en effet qu'il écrivit ses œuvres les plus belles et les plus novatrices. Si la mémoire du lecteur, cependant, est sélective, celle du poète n'oublia aucune des stations dans lesquelles le pèlerinage de l'existence le mena. Sa prose et ses vers sont parcourus de souvenirs, d'images de lieux, qui sont autant de rémanences d'un passé irradiant le présent. La toponymie jammesienne est riche ; elle se compose essentiellement de lieux-dits, de villages ou de petites villes de province : Sainte-Suzanne, Salles, Saint-Boès, Balansun, Noarrieu, Orthez, etc., noms d'où émanait certainement, pour les Parisiens, un charme tout exotique, d'autant que Jammes se plaît également à convoquer, et dans un même recueil, des lointains fantasmés et inaccessibles : la Chine, les petites Antilles, Goyave, Bagdad... Ces résurgences de lectures d'enfance et de récits familiaux se mêlent à la vie réelle pour composer l'imaginaire d'un poète qui ne fut pas un grand voyageur, mais dont le rêve parcourut bien des espaces et des époques. Il est probable que d'avoir vécu, à l'âge où la

1. Ce vers de « La chasse à la bécasse » (*Ma France poétique*, Paris, Mercure de France, 1926) sert de titre à la « petite anthologie canine » de Francis Jammes que Jacques Le Gall a pertinemment ajoutée à la fin du volume.

personnalité d'un homme se forme et s'affine, dans une ville portuaire, aura exacerbé chez Jammes cette propension à la rêverie d'inaccessibles ailleurs.

Le séjour qu'il effectua, entre 1880 et 1889, soit le temps de l'adolescence, à Bordeaux fut, à bien des égards, fondateur. Aussi faut-il remercier Jacques Le Gall de nous offrir ces magnifiques *Promenades bordelaises* qui témoignent de l'importance de la cité d'Ausone dans la biographie et l'imaginaire de Francis Jammes. L'ouvrage s'apparente à une anthologie, mais une anthologie intelligemment ordonnée dont chaque texte qui la compose est savamment introduit et commenté. On n'en sera guère surpris de la part de Jacques Le Gall qui – sa modestie dût-elle en souffrir – est aujourd'hui le meilleur connaisseur du poète et le plus enthousiasmant des guides à suivre en pays jammesien. Dans ses *Promenades bordelaises*, il nous propose sept itinéraires thématiques qui nous renseignent sur les années de formation du jeune Francis Jammes et qui sont autant d'entrées dans son œuvre.

Le premier d'entre eux, sobrement intitulé «La Ville», conduit le lecteur dans les quartiers aimés de l'adolescent et dont le poète, en sa maturité, conservera un souvenir ému et vivant. C'est au printemps 1880 que Louis-Victor Jammes, fraîchement nommé receveur de l'enregistrement à Bordeaux, y installe sa famille. Le déménagement impose à l'enfant de la campagne pyrénéenne de nouveaux paysages, urbains, populeux, qui contribueront à lever en lui une nouvelle architecture mentale. Les promenades familiales le mènent au cœur de la «cité antique», dans les «quartiers anciens, obscurs et poétiques» pleins «de bouges marins, suspects et naïfs». À treize ans, Francis rêve sur la place des Quinconces ou dirige un frêle esquif vers le jet d'eau du bassin qui prend des allures d'océan. Le port et les quais, où palpite encore toute l'histoire de la ville, où se mêlent les senteurs et les récits d'ailleurs fantasmés, où débarquent des marins qui semblent revenir du passé, sont pour le jeune adolescent des promontoires du songe. Tout comme le jardin botanique: les ombellifères l'émerveillent; la chose autant que le mot font un sésame qui efface les frontières spatiales et temporelles et l'introduit sur les chemins des «contrées lointaines» explorées par les premiers botanistes un herbier à la main. Bordeaux apparaît à Jammes comme un espace ouvert sur le temps et le monde.

Il n'y a pas jusqu'à la mansarde qu'il occupe dans le logement familial du 196 cours des Fossés où le réduit et l'enfermement ne s'estompent et ne soient contredits par l'imagination de l'apprenti poète y composant ses premiers vers alors que son père se meurt. Il pense à cette autre maison du quartier des Capucins, devant laquelle il aime à passer au crépuscule et où il aperçoit «avant que l'obscurité se fit, derrière les petits carreaux, une enfant au mince et grave profil de lumière, [qui] cousait debout». «Les deux maisons», celle qu'il habite et celle qu'habite la première jeune fille de l'imaginaire jammesien, sont l'une comme l'autre des foyers d'évasion où Francis

bordelaises les énumère, citant Jammes, dans le chapitre intitulé «Condisciples, rencontres, amis»: Philippe Laurens, «le type du bon élève», trop bon élève pour que se nouât une amitié entre les deux adolescents, mais qui fut un agréable camarade de jeux; Jean Segrestaa dont les origines créoles et le goût pour la poésie ne pouvaient que le rapprocher de notre poète, même si ce dernier trouvait ses vers trop respectueux du Parnasse; Charles Veillet-Lavallée dont le souvenir est presque toujours associé au grand ami bordelais, le peintre Charles Lacoste, qu'ils allaient ensemble visiter dans sa chambrettelier; Armand Clavaud, professeur de botanique au Lycée National et au Muséum de Bordeaux, qui découvrit à Francis Jammes les charmes de sa science et l'œuvre de Redon; et, plus tardivement, Gabriel Frizeau dont l'amitié de quarante ans permettra au poète de maintenir un lien avec la ville.

À Bordeaux, il fait aussi d'autres rencontres, plus littéraires celles-ci. Il approfondit, durant ces huit années, sa connaissance de la littérature et de la poésie. Jules Verne et son *Vingt mille lieues sous les mers* l'enchantent; il découvre Ronsard en qui il reconnaît surtout et célébrera le «poète de la nature»; il lit *Paul et Virginie* – lecture décisive; puis Baudelaire qu'il ne pourra dissocier de Bordeaux dans ses *Leçons poétiques*, fantasmant une rencontre avec l'auteur des *Fleurs du Mal*: «Je m'arrêtai net devant lui qui s'en venait face à moi...» De ses «lectures bordelaises», c'est celle de Baudelaire, certainement, qui incita le jeune homme à écrire. Le premier poème publié de Francis Jammes, «Sabbat», dans *Le Chat noir* du 10 décembre 1887, exhibe l'influence baudelairienne. Parmi ses «écrits bordelais», Jacques Le Gall mentionne également les *Six sonnets* qui composeront la première plaquette éditée à Orthez, à compte d'auteur, deux «Pochades», et le carnet programmatiquement intitulé *Moi*, où fermentent déjà les germes du jammisme.

Dans son dernier chapitre, Jacques Le Gall relativise les propos de Jammes qui avait noté, en 1935, dans son *Rappel de la Ville de Bordeaux*: «Tu ne me recevras jamais. Tu n'as jamais reçu les tiens.» En effet, si institutionnellement la cité d'Ausone ne reconnut pas le poète comme l'un des siens, de nombreux jeunes Bordelais surent rendre leurs hommages à celui qu'ils considéraient comme un maître: Olivier-Hourcade, Jean de la Ville de Mirmont, André Lafon, Jean Balde, François Mauriac, dont les trois premiers appartiennent à cette «génération perdue», sacrifiée pendant la grande guerre, et à laquelle Michel Suffran a consacré un beau livre. Peut-être aurait-il fallu consacrer quelques lignes aussi à Carlos Larronde qui anima, avec Olivier-Hourcade, le salon d'automne et des festivals de poésie où Jammes ne fut jamais oublié.

«Ô Bordeaux! De mes douze à vingt ans ma muse t'appartient!», s'écriait le poète à la fin de sa vie. L'ouvrage de Jacques Le Gall, en quelque sorte, est une glose de 220 pages de cette déclaration d'amour de Jammes à la ville qui l'accueillit et contribua grandement à lui ouvrir les voies de la poésie.

Il prouve l'importance de Bordeaux dans l'imaginaire du poète qui, tout au long de son œuvre, cherche à lui donner forme. «Le portrait de Bordeaux par Jammes, c'est un portrait de Jammes à partir de Bordeaux», écrit l'auteur dans sa conclusion. Et, complétant les travaux de Robert Mallet et *Les Pyrénées de Francis Jammes* de Michel Suffran, ce livre, *Francis Jammes – Promenades bordelaises*, s'impose aujourd'hui comme la plus merveilleuse introduction – parce que formidablement écrite et composée – à la poésie jammesienne.

MIKAËL LUGAN